

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. X.

MONTREAL, 12 AOUT 1899.

No. 229

SOMMAIRE :

PANIQUE

Panique, *Vieux Rouge* — Bibliographie.

A. Book—Pèlerinage funeste, *G. Ledoute*—Épatement, *N. G.*—Acte de bon citoyen—Comédie humaine, *Arène Alexandre*—Don Perosi et la Chapelle Sixtine, *Valleta*—Un mariage manqué *Jules Claretie*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

Une panique désastreuse s'est emparée de notre population et comme il arrive toujours lorsqu'une foule affolée se précipite vers une issue étroite ou sur une porte fermée, ce sont les petits et les faibles qui souffrent et qui sont piétinés; les femmes et les enfants sont lourdement écrasés sous la galopade humaine qui ne ménage personne et où la brute qui sommeille dans tout être civilisé se réveille avec des ardeurs trop longtemps contenues.

Et il ne suffit pas qu'il y ait un danger réelle, l'existence même du péril n'est pas indispensable pour expliquer ces chevauchées effrénées vers une issue souvent ouverte et qu'on croit fermée. N'a-t-on pas vu aux Fêtes du Couronnement du Czar en 1896 dans l'immense plaine de Khodinsky des milliers et des centaines de milliers d'individus se concentrer sur un point en rase campagne et dans une plaine où des millions d'hommes auraient pu manœuvrer à l'aise, se grouper autour d'une voiture où

l'on distribuait des bibelots comme souvenirs de joyeux avènement et y laisser des centaines de morts, *quinze cents*. si je me rappelle bien, triturés par la colue.

Il suffit d'un cri, d'un geste quelquefois pour augmenter la masse. Tel individu qui lève les yeux au toit d'une maison est sûr de faire dresser le nez à cent personnes au moins dans une rue un peu fréquentée; tel policeman qui court prendre le tramway, est sûr d'être suivi au pas de course par une vingtaine de badauds qui se figurent appelés à voir quelque chose.

Aussi, faut-il traiter les foules avec la plus grande circonspection surtout si l'on sait que leur état d'âme n'est pas tranquille.

Est-ce ainsi qu'on en a agi dans l'occurrence qui nous occupe? N'a-t-on pas le droit de rechercher les coupables et de déterminer la responsabilités lorsqu'on voit aussi follement mettre en danger nos institutions nationales et favoriser les plans hargneux et dominateurs d'une majorité financière, impatiente des efforts que faisaient des Canadiens-français pour échapper à son autocratie financière.

Qu'il y ait eu dans cette catastrophe calcul mauvais et égoïste de la part des uns; aberration et sottise de la part des autres, c'est ce qu'on ne peut nier et ce que nous allons répartir.

Prenons les faits :

La Banque Ville-Marie ferme ses portes. Était-ce chose tellement nouvelle qu'elle dût émouvoir toute la communauté. Ce n'est pas prophétiser après coup, de dire que beaucoup de gens attendaient journallement ce dénouement et que les gens prudents qui faisaient affaire dans cette banque ne dormaient que d'un œil. Tout le monde savait qu'il y avait trop de Weir

dans la boutique et qu'une association implantée au Canada sous la rubrique " Weir, Smith et Lichtenheim " sentait rudement le souffre et le fagot même sous l'invocation de la patronne de Montréal.

Il y a eu évidemment des gens surpris, des braves citoyens qui, croyant avoir affaire à une banque canadienne et à des gens de leur race et de leur foi ont bénévolement, honnêtement confié leurs fonds à ce peu catholique trio, mais, nous le répétons, à part ces exceptions très intéressantes, il est permis de dire que tout le monde savait à Montréal que la Banque Ville-Marie était une institution pourrie, un de ces "*fire traps*" dans lesquels les gens prudents ne s'avancent qu'avec des précautions inouïes.

Alors, pourquoi tout ce tapage quand la Banque est tombée, pourquoi ces dénonciations furibondes dans les journaux et en particulier dans un journal qui s'est acharné à se faire une réclame de mauvais aloi, affichant le nom et la résidence de son propriétaire, comme il aurait exhibé une paire de gris pommelés.

Cette exploitation de l'infortune de ces concitoyens dans un but de réclame était odieuse.

Voilà un gamin, un blanc bec quelconque, qui joue les petits Zola et fait écrire, car dieu sait s'il l'eût pu écrire, une lettre " J'accuse " finissant par l'annonce que sa boutique est au coin du quai.

Naturellement ça été un immense éclat de rire et personne de sérieux n'a pris garde à ce jeune fautoche juché sur son tréteau d'occasion.

Mais n'empêche que les conséquences de cette sottise ont été tellement graves, qu'aujourd'hui même qu'elle a été étouffée sous le ridicule, on peut bien en juger la portée.

Que signifiaient ces accusations une fois la banque tombée ; c'est avant qu'il fallait les porter quand leur énonciation pouvait être de quelque profit au public. Ce n'est pas du jour au lendemain que ce journal avait appris tous les méfaits dont il a accusé M. Weir quand celui-ci était à terre. Il devait les connaître bien avant, quand leur révélation aurait pu être vraiment utile. Il n'en a rien fait, il s'est empressé de publier religieusement les rapports de la Banque Ville-Marie, tous couleur de rose. Le lendemain matin des assemblées annuelles, il avait son agent d'annonces rendu là, un des premiers, pour avoir le rapport. L'agent le recevait du caissier avec prière d'ajouter un petit mot "d'éditorial" et de ne pas l'oublier, pas plus que le "gérant"; puis il se rendait en hâte au bureau du journal où le directeur attendait en sacrant, tant était grande sa frayeur de "ne pas avoir le rapport." Aussitôt le précieux document arrivé, on laissait tout de côté pour le traduire et le publier au plus vite, la maisonnée était mise à contribution et l'on eût même laissé de côté un article de Papa pour faire passer le fructueux rapport. Aussitôt qu'il était paru, on préparait le compte et l'on allait toucher la belle et bonne gafette des déposants qui s'endormaient dans les béatitudes de rêves dorés et de douces illusions.

Voilà comment cela se fait et, tout ce temps là, au journal en question, on connaissait ce que contient la lettre "J'accuse"; mais on se gardait bien de prévenir le public, on attendait le moment où il n'y aurait plus de chèque à retirer.

Voilà pourquoi nous condamnons et nous déclarons criminelle cette conduite.

Ce tapage a de causé un tort irréparable au nom et au commerce français

et a provoqué la ruine d'une foule de petits déposants, de petits marchands qui devront en demander un compte sévère au journal et à ceux qui le dirigent

Voyez quel est le résultat?

Tout ce qui porte un nom canadien maintenant est tenu en suspicion dans le peuple fatigué d'avoir été trompé et de voir mettre en pièces le lendemain des idoles pour lesquels on n'avait pas assez d'encens à brûler la veille.

Quand le peuple est fâché, il ne raisonne pas. Il peut devenir injuste, il peut s'égarer, mais on n'a pas le droit de l'en blâmer; car il est le faible tout en étant la force, il est l'opprimé bien qu'il soit le maître, et sa colère est sainte. C'est de l'abondance du cœur qu'elle sort, malheur à celui qui la suscite?

L'effet de toutes ces dénonciations a été sinon de mettre en péril, au moins de compromettre momentanément les opérations de plusieurs autres de nos institutions de crédit, la Banque Jacques-Cartier, la Banque Hochelaga, la Banque Nationale.

Rien ne justifie les étranges soupçons qui dans ces moments d'égarement, ont assailli les plus calmes à l'égard de ces trois institutions; et notre devoir est de dire bien haut au peuple qu'il se trompait et qu'il faisait fausse route en enlevant à ces Banques le moyen de se tenir à flot, le nerf de la guerre et du commerce, le dépôt.

Le peuple doit fort bien savoir que la Banque ne peut lui payer un intérêt qu'à condition de faire fructifier les dépôts c'est-à-dire de prêter l'argent qu'on lui remet.

Quand elle l'a prêté, elle ne l'a plus en mains et ne le revoit qu'à l'échéance.

Donc, si, sans aucun avis vous venez à l'improviste redemander à la Banque l'ar-

gent que vous lui avez confié, elle ne peut pas vous le restituer immédiatement et se trouve obligé de vous dire d'attendre jusqu'à ce que son emprunteur l'ait soldée.

Voilà tout simplement le cas de la Banque Jacques-Cartier et nous espérons qu'avec un peu de calme et de bon sens le public comprendra cela et reprendra ses esprits.

La Banque Jacques-Cartier est une ancienne et solide institution menée avec la plus grande circonspection, et pourtant avec un esprit intelligent d'entreprise, qui l'ont mise à la tête du marché financier. Son gérant M. T. Bienvenu est d'une habileté reconnue, il jouit d'une haute réputation de connaissances et de flair dans les milieux anglais si sévères pour nos compatriotes. Il n'y a aucun doute qu'il va tirer la Banque de l'embaras momentanée où l'a mise la sottise d'un journal et la terreur irréfléchie d'un public agité.

La Banque est saine, foncièrement saine et on ne saurait trop répéter que le public doit se resaisir, attendre patiemment le délai nécessaire pour réaliser les valeurs puis continuer à lui accorder toute la confiance possible, comme par le passé.

Courir sus à nos banques, c'est courir à la ruine de tous ce qui est français.

Les banques entraîneront les magasins, les magasins les ouvriers, et les ouvriers les agriculteurs. Tout se tient dans l'édifice social, et on ne peut pas en attaquer et en détacher une parcelle sans risquer l'effondrement total.

Si le public ne veut pas comprendre cela, c'en est fait de tout ce que nous avons gagné depuis trente ans, depuis 1878.

L'établissement du protectionnisme avait développé à Montréal le commerce français et l'industrie française; il avait permis la création de banques, où nos nationaux

trouvaient les facilités qu'ils allaient chercher autrefois chez les Anglais et les capitaux nécessaires pour avoir leur part des travaux et des agrandissement de la ville.

La création et le succès des banques canadiennes françaises avait achevé l'œuvre d'émancipation de notre population et il n'est pas difficile de voir qui a porté le coup qui nous frappe.

Trois fois donc coupables ceux qui se font les instruments de nos ennemis!

Ce sont les Anglais qui ont provoqué la débacle actuelle, c'est la Banque et le commerce anglais qui sont au-dessous de tout cela dans un but de domination facile à saisir.

On en a eu la preuve quand les banques anglaises ont refusé d'aider la Banque Jacques-Cartier lorsque les demandes sont venues en nombre trop fort à ses guichets.

Les banques anglaises connaissent parfaitement la Banque Jacques-Cartier, ils savent qu'elle est responsable jusqu'au dernier sou, mais c'est une banque trop française.

" Il faut qu'elle disparaisse, disent les potentats de la finance! "

C'est là qu'ils se trompent.

Dieu merci, notre peuple sait encore se rallier quand on lui montre la main de l'Anglais quelque part.

Le moment est venu de lancer un suprême appel aux bons Canadiens et, en face du péril commun de les supplier d'être fidèles les uns aux autres, fidèles à leurs race et à leur nom.

Qu'ils reprennent confiance; qu'ils s'unissent! qu'ils se tiennent épaule à épaule et coude à coude pour soutenir leurs institutions contre l'ennemi absorbant; qu'ils écoutent la voix de leurs vrais amis qui refusent de les amener mais qui les conseillent; qu'ils répondent à cette sonnerie de ralliement et ils traverseront victorieusement, la mêlée avec quelques blessés peut être qu'on soignera plus tard mais avec un drapeau intact et fiers d'avoir sauvé au moins l'honneur du nom

VIEUX ROUGE.

BIBLIOGRAPHIE:

LE COLOSSE AU PIEDS D'ARGILE.— Etude sur l'Angleterre. (Jean de la Poulaine) chez E. Plou et Nourrit, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

S'il y a une nation qui est d'une ignorance coupable sur ses plus intimes ennemis, c'est bien la France et il lui faudrait sur tous les peuples de son entourage, dont bien peu sont de ses amis, quoi qu'on en puisse croire à Paris, des études solides comme celles de M. de la Poulaine. En voilà un qui connaît les Anglais à fond, comme nous les connaissons ici. Personne mieux que le Canadien n'est à même de connaître le caractère insupportable des fils d'Albion dans tous son épanouissement et c'est une grande satisfaction que devraient s'offrir nos compatriotes de voir dans cet ouvrage combien leurs traits ont été saisis par l'auteur qui les a sûrement suivis de près. Je ferai cependant une réserve; je crois qu'il s'est laissé entraîner par un chauvinisme fort respectable, mais qui l'a un peu aveuglé, à amoindrir outre mesure la valeur militaire et navale de l'armée et de la flotte anglaises. Je crois qu'elles valent mieux qu'il ne le croit et que les Français auraient tort, de prendre trop à la lettre son dédain pour l'une et pour l'autre. Ce sont des erreurs de ce genre qui ont été déjà fatales à la France. Nous voyons ici bien des officiers et des marins anglais. Ils travaillent et ils savent. Leur armement est bon; ils ont l'habitude des armes et ils ont des qualités sérieuses d'endurance. Ne nous fions pas à de vieilles rubriques et ne nous emballons pas. Tout ce qui a trait au caractère, à la moralité, à la religion, à l'éducation des Anglais est très étudié et très vrai. C'est une excellente étude à lire et très reconfortante pour ceux qui sont à même de faire un départ légitime des réalités et des illusions françaises. En tout cas, c'est un livre reconfortant pour les Français et à ce point de vue c'est une œuvre bonne.

FEMMES RÉVÉES (Albert Ferland) chez Wilfrid Boucher, 828, rue Berri, Montréal.

Un joli petit volume dans un format nouveau, propre et séduisant. On a déjà jeté un peu brutalement la pierre à l'auteur, il ne mérite pas cet

excès d'indignité. Soyons donc un peu plus bienveillants, cela coûte si peu. Qui sait si ce ne sera pas demain notre tour d'être au pilori? Le mal d'écrire est puissant, plaignons ceux qui en souffrent plutôt que de les martyriser encore. N'est-ce pas assez d'avoir à subir les affres des comptes d'imprimeurs et de papier et de répondre à tous les amis qui sollicitent tous l'ommage gratuit d'un volume pour s'offrir le plaisir de vous déchirer à belles dents? Soyons doux aux poètes, ils sont rarement méchants! C'est même une supériorité marquée qu'ils possèdent sur les journalistes! M. Albert Ferland a rêvé de femmes et il nous dit ses rêves; il nous les dit en vers qui ne sont ni meilleurs, ni pires que d'autres, mais qui ont toujours l'avantage d'être beaucoup mieux écrits que bien des tartines politiques prétentieuses. Il y a peut-être un peu d'afféterie dans ses confidences, beaucoup de souvenirs bibliques dont la prose est tellement idéale qu'il était peut être imprudent de prétendre y ajouter par la prosodie; trop de recherche dans les expressions nouvelles qu'on n'a pas le droit d'infliger au public à moins d'un talent transcendant pour s'imposer; mais en somme il règne dans cette douzaine de petites pièces un certain élan qui doit plaire aux femmes et c'est à quoi vise l'auteur puisqu'il écrit au frontispic. "Pour lire à la femme aimée." Nous favions déjà à quoi rêvent les jeunes filles, nous savons maintenant à quoi songent les poètes. Cyniques prosateurs que nous sommes, ne portons pas une plume sur ses épanchements mystiques, éloignons nous discrètement, laissons les élégiaques butiner le miel de l'Hymet et tresser les roses en couronne, réservons nous pour les besognes fortes et mâles.

Encore un mot de l'œuvre typographique qui est exquise; c'est ce qu'il s'est encore imprimé de plus élégant à Montréal, ce qui approche le plus de délicieuses éditions Guillaume, M. Geo. Delfosse a délicieusement illustré chaque poème de types exquis de beautés troublantes. L'écrin est digne du contenu, il est digne surtout des jolies mains qui vont l'entrouvrir et en feuilleter les pages. Succès à M. Ferland.

LE PRINCE DE BISMARCK (Charles Andler) chez Georges Bellais, éditeur, 17, rue Cujas, Paris. Un vol. in-18 Prix frs. 3.50.

Ce remarquable ouvrage n'est pas une description de la vie du grand ministre allemand, ce n'est pas une étude chronologique, c'est à peine une étude historique car l'histoire n'y apparaît que pour documenter l'idée maîtresse. C'est un esquisse morale charpentée à l'aide de données assez certaines pour que la personnalité intérieure ne nous échappe pas ; et justement parce qu'elle est tout voisine de nous encore, on ne risque guère de se tromper. L'auteur réussit à tracer de Bismarck à divers âges, une physionomie morale dont les traits lentement s'accusent, puis se décomposent, mais se reconnaissent. Dans tout ce qu'a fait Bismarck un fonds d'idées et de sentiments persiste. Meis une adaptation aussi a eu lieu : " Il a appris de la vie toute sa vie ". Puis, comme il arrive aux plus grands, il a peut-être désappris en vieillissant. Des haines anciennes, oubliées longtemps, se sont réveillées. Rien n'a ressemblé autant à la gallophobie et à l'antidémocratie de son incompréhensible jeunesse que la prévention où, vieillard, il s'enfonça contre la démocratie régénérée et contre la France, dont il avait trente-cinq ans recherché l'amitié ou ménagé la blessure...

M. Andler n'est pas tombé dans les partis pris de la bourgeoisie française. Il s'exprime avec franchise sur les moyens par où Bismarck s'est trouvé en mesure, jadis, de pousser la France à la guerre et à la défaite certaine ; mais cette défaite avant tout demeure imputable à l'impérialisme française. Il n'a pas cru qu'il fût digne d'un Français de propager davantage les inventions médiocres qui en 1875, furent destinées à venger l'amour-propre national. Ce n'est pas une force que de se fermer à la justice, et la régénération morale doit être exempte de mensonges. La France ne serait pas la France nouvelle, si elle n'était capable de comprendre ce qui, en 1871, l'a vaincue.

A. BOOK.

POUR EVITER L'AUTRE.

Le rhume, la bronchite sont voisins. Le BAUME RHUMAL tuant l'un, fait éviter l'autre.

EMPIRE

Lorsque nous écrivions l'autre jour notre article sur la Confédération et sur le vent d'impérialisme qui fait tourner à Ottawa les têtes les plus solides, nous ne nous attendions pas que de nouveaux incidents allaient justifier les terreurs et les regrets que nous exprimions de voir une administration portant l'étiquette libérale se lancer dans une voie au bout de laquelle nous ne voyons que l'effacement absolu de notre groupe français au sein d'innombrables nations qui n'ont avec nous aucune affinité de race, d'idées ni d'aspirations :

Mais voici quelque chose de beaucoup plus grave.

A la demande de M. Laurier, les deux chambres viennent de voter à l'unanimité les résolutions suivantes :

" 1. Résolu,—Que cette chambre a vu avec regret les complications qui ont surgi dans la république du Transvaal, dont Sa Majesté est la suzeraine, par suite du refus d'accorder aux sujets de Sa Majesté actuellement établis dans ce pays une participation égale dans son gouvernement.

" 2. Résolu,—Que cette chambre a vu avec le plus grand regret encore que l'état de choses qui existe a dégénéré en une oppression intolérable et a produit une excitation considérable et dangereuse parmi diverses classes des sujets de Sa Majesté dans ses possessions sud-africaines.

" 3. Résolu,—Que cette chambre, représentant un pays qui a largement réussi, en concédant des droits politiques égaux aux divers éléments de sa population, à faire disparaître les causes d'antagonisme et à faire accepter avec satisfaction par tous son système actuel de gouvernement désire exprimer sa sympathie pour les efforts tentés par les autorités impériales en vue d'obtenir en faveur des sujets de Sa Majesté établis dans le Transvaal la mesure de justice et de reconnaissance politique qui sera nécessaire pour leur assurer la pleine jouissance de libertés et de droits égaux. "

Que les anglais aient chanté le "God save the Queen" en voyant un ministre canadien-français et libéral proposer une motion de ce genre, cela se concevait sans peine.

Tout ce qui nous abaisse doit les réjouir.

Mais qu'il ne se soit pas levé un seul canadien-français ou un seul irlandais catholique pour protester contre un pareil travestissement des faits contre une glorification aussi odieuse de l'oppression et de la violation de toutes les libertés d'un petit peuple indépendant; c'est ce qui ne se conçoit pas et qui montre à quel degré d'avisement peuvent amener la soif des honneurs et l'ambition des grands.

Où est la liberté opprimée dans ce conflit. Où sont les oppresseurs, où sent les usurpateurs ?

Les Boers sont les maîtres chez eux; au prix de sacrifices sans nombre, ils ont formé une communauté puissante et respectée, une nation patriarcale aux mœurs sévères.

Tout à coup l'or a été découvert sous les pieds de ces robustes travailleurs.

L'écume du monde entier, la lie de l'Angleterre sous la conduite d'un juif, ancien acrobate de cirque, s'est ruée sur le Transvaal pour arracher ce métal dont avaient fait fi tant de générations d'humbles éleveurs de troupeaux.

Et parce que les Boers les ont laissé faire, parce que méprisant cette tourbe qui s'usait les ongles à gratter les millions, ils ont passé leur chemin et permis d'échafauder des fortunes qui causaient au dehors des ruines et des deuils, parce que la lice a laissé s'installer une compagne dont les dents ont poussé, on vient demander au nom de la liberté qu'elle consente à se laisser égorger.

Mais c'est monstrueux cela.

Nos sympathies sont pour les Boers; nos sympathies sont pour ceux qui défendent leur foyer contre l'envahisseur.

Parce que l'on attend de M. Jos. Chamberlain un ruban ou un amendement à la constitution en cas de conflit sénatorial, on nous fait trahir nos principes les plus chers, ceux pour lesquels nos pères ont combattu quand l'oligarchie anglaise voulait s'installer de force dans le parlement de Québec et contrôler nos affaires.

Mais c'est de l'aberration si ce n'est pas la plus abominable des lâchetés.

Et même, un de ces impérialistes à la triste figure, n'a-t-il pas osé dire que les Anglais au Transvaal devaient avoir au moins autant de droits que les canadiens-français au Canada.

Halte-là, M. McNeil, vous renversez les rôles.

Les canadiens-français sont au Canada chez eux; c'est leur patrie; c'est eux qui ont ouvert et peuplé ce pays; ils ne sont pas des intrus comme les Utilendres.

Les droits qu'ils possèdent ils les ont conquis les armes à la main et douze des leurs les ont payés de leur tête.

Que les Anglais de là-bas en fassent autant et ils pourront se comparer à nous.

Mais, sont-ce les droits politiques qu'ils cherchent ces farouches protestataires; les prospectors de Barnato et les pandeurs de Jameson.

Allons donc!

La liberté et les droits égaux, le bon billet qu'à Lachabre.

Ce qu'ils veulent c'est mettre la main sur les mines; c'est empoigner le monopole de la dynamite, c'est bourrer leur poche et faire sauter la banque.

Et voilà l'œuvre pu à laquelle s'est associé notre parlement.

Messieurs les députés nous vous assurons du profond mépris que nous inspire votre abject servilisme impérial.

LIBÉRAL.

Pèlerinage Funeste

Encore un qui aurait mieux fait de rester chez lui.

—M. Pierre Jobin' de la maison Jobin et Nadeau, commerçants de bois de Québec est allé à Ste Anne dimanche dernier 31 Juillet avec un pèlerinage. Se trouvant en retard pour prendre le bateau qui revenait à Québec, M. Jobin descendit le quai avec toute la précipitation dont il pouvait être capable pour ne pas perdre son passage. Il venait justement de sauter à bord du bateau lorsqu'il est tombé foudroyé. Une enquête est ouverte.

À qui le tour ?

G. LEDOUTE.

DOUX COMME LE MIEL.

Les enfants aiment le BAUME BIUMAL qui guérit l'affreuse toux.

EPATEMENT

Vous ne suivez pas les lettres de l'hon. M. Tarte, n'est-ce pas ?

Eh bien moi, je les suis.

Il m'intéresse, cet homme.

En ce moment il donne des leçons de parlementarisme aux français.

C'est peut-être pour cela qu'on va le décorer :

Le régime parlementaire, dit-il tel que nous le comprenons et tel que nous le pratiquons, est le régime par excellence de la liberté : il permet à tout citoyen britannique de prendre une part directe à l'administration des affaires du pays dans lequel il vit.

C'est ce système que l'on devrait tâcher de faire fonctionner en France.

Que dirait-on, au Canada, dans une colonie britannique, dans l'Empire à Londres, si quelqu'un songeait à demander l'intervention de l'armée dans nos affaires politiques, la substitution de la force armée à la libre expression du suffrage électoral ?

Ah elle est bien bonne celle-là.

Et la force armée du fonctionnarisme au Canada ?

Et les dix mille maîtres de poste obéissant au doigt à l'œil de M. Mulock et électrocutés le lendemain de l'élection s'ils se mêlent d'être conservateurs.

Et l'armée des employés du Pacifique et du Grand Tronc qui tiennent dans leurs mains le sort des gouvernements et que chaque parti va acheter avant l'élection.

Parlons-en de la liberté du vote.

Mais voici ce qui épate le plus M. Tarte dans la politique française ; lisez donc ce qu'il dit de Déroulède.

Un homme public qui se met à la tête d'un mouvement comme celui que dirige M. Déroulède doit, ce me semble, être prêt à prendre la responsabilité du lendemain — c'est-à-dire à monter au pouvoir, s'il renverse ceux dont il prépare la chute. Et cependant M. Déroulède a rappelé, hier dans un discours qui est un programme, qu'en réponse à une question à lui posée par le juge qui l'interrogeait, lors de son

arrestation récente, que s'il avait réussi, il aurait remis en d'autres mains le gouvernement de la France.

L'idée d'un homme politique qui renverse un parti sans avoir l'idée de se mettre à la tête du gouvernement qui le remplacera, voilà ce qui pulvérise M. Tarte.

Oh ça n'est pas lui ferait ça quand il a eu renversé les bleus, il s'est bien empressé d'empoi-gner la première place, lui, Israël !

Encore un mot sur ce voyage.

La *Patrie* trouve l'autre jour irrévérencieux journal seditiel l'hon M. Tarte sait allé en France chercher la Croix de la Légion d'Honneur.

Ca n'est pourtant pas la Croix qui ait été cher-cher M. Tarte.

N. G.

ACTE DE BON CITOYEN

Il n'entre pas dans nos habitudes de faire des compliments à notre archevêque, mais nous devons, en toute justice, lui tenir compte de la lettre qu'il a adressée à ses ouailles pour faire cesser la panique financière.

L'archevêque a fait acte de bon citoyen en cette occasion, et nous l'en félicitons.

Voici sa lettre.

Archevêché de Montréal

le 1er août 1899.

A la suite d'une entrevue avec plusieurs hommes importants de Montréal, et à leur demande, je crois de mon devoir de faire appel à tous ceux qui ont des capitaux dans nos banques et de les prier de ne pas se laisser affoler par les désastres financiers des derniers jours.

Je parle ici dans l'intérêt de tout le peuple.

Une course sur nos banques à l'heure actuelle ne pourrait avoir que les plus déplorables conséquences pour ces institutions elles-mêmes, pour les déposants et pour le pays tout entier.

Je conjure donc le public de rester calme. L'archevêché lui donne l'exemple. La panique va passer et nos banques, je n'en ai pas le moindre doute, feront honneur à leurs obligations.

PAUL,

Arch. de Montréal

COMEDIE HUMAINE

Une chanson qui s'est chantée beaucoup naguère et qui, un peu oubliée maintenant ne serait par moins d'une actualité perpétuelle, disait "qu'on a pas été grand chose tant qu'on n'a pas été bœuf gras." Il n'y a que très peu de chose à changer pour mettre cette rengaine tout à fait au goût du jour. Il suffit de dire : "On n'a pas été grand chose tant qu'on a pas été ministre ou candidat ministre."

C'est tellement vrai que de notre temps on a créé le mot : ministrable. Savez-vous bien que c'est là une indication des plus éloqu岸tes ? Ce mot de ministrable est tout à fait une chose qui nous appartient, il jette une vive lumière sur l'état de notre politique. Certes, vous le savez, dans ces causeries je ne m'aventure jamais sur le terrain de la politique pur, mais si la politique vient à offrir un petit côté philosophique — ou parisien — on peut pardonner une petite incur-sion.

Ces jours ci, précisément, la question ministérielle est devenue un des acte de la vie parisienne. On ne se doute pas des gens qu'une crise met en branle à Paris.

D'abord il y a les cochers. Pendant huit jours, ce qui se dépense en courses et en heures de fiacre de la part des députés et sénateurs est incalculable : Non seulement ceux qui sont chargés de formé un cabinet ou d'en faire partie, mais encore ceux qui conseillent, intrignent, disposent de voix, posent des conditions, etc. Puis il y a les amis de ces hommes politiques, ceux qui ont charge d'aller faire mille démarches auxquelles l'homme le plus actif ne pourrait suffire. Il y a aussi les journalistes qui suivent à la trace les candidats et les chefs de groupes. Il y a les parents, les clients, les solliciteurs qui déjà assiègent celui qui sera peut-être ministre demain. Il y a des gens qu'une crise dérange dans une combinaison, dans un espoir et qui s'en vont dans les bureaux tâcher de réparer le désastre et de préparer de nouvelles voies. Tous ces gens là prennent des fiacres sans compter. Lorsque la crise éclate vers les époques où l'on prépare les listes pour les décorations les cochers font des journées encore bien plus lucratives.

Puis les restaurants et les cafés bénéficient également de ce remue-ménage. Il est certain que tous les gens qui ons pris tant de ffacres, ont fait tant de courses, éprouvent l'impérieux besoin de se refaire les tissus gutturaux. Puis c'est en déjeunant, en dînant, en prenant des apéritifs variés que l'on examine le mieux les combinaisons et les manœuvres.

Mais on n'en finirait point de passer en revue les industries petites et grandes qui subissent le contrecoup heureux de crises ministérielles et qui scouhaïteraient qu'il y en eût tous les mois pour le moins.

Mieux vaut s'occuper un peu des "ministrables". Ceux-là sont fort intéressants à observer. D'abord, il faut bien se figurer que, sauf quelques modestes, quelques deshérités, et quelques autres hommes amis de leur repos avant tout presque tout député et sénateur sent en lui-même germer la velléité de se mettre sur les rangs. Ministre ! Monsieur le ministre ! Une voix secrète, obstinée, murmure à toutes ces oreilles :

"Qui sait ? Pourquoi pas ? Tu n'as qu'à essayer. Depuis quelques années, tu sais bien que l'on a vu arriver au pouvoir, pour plus ou moins longtemps, des gens à qui personne ne pensait, des médecins inconnus, des avocats obscurs. Pourquoi n'irais-tu pas comme les autres ? C'est une espèce de loterie en somme. Cela ne t'irait déjà pas si mal ? Tu porterais le portefeuille sous ton bras avec autant de majesté qu'un tel, et pour prononcer un discours dans un banquet ou dans une gare, tu n'a pas la voix moins éclatante ni l'éloquence plus banale que tel autre. Allons ! Un peu de courage. Vas-y !

Et il y va. Rien n'est amusant comme de le regarder à ce moment là et de lui dire à brûle-pourpoint.

"Eh bien, mon cher ministre comment allez-vous ? " Il se rengorge modestement et il dit d'un petit ton qu'il voudrait faire détaché. " Oh pas encore, ne vous moquez pas de moi. Mais je ne me moque pas, je vous assure. "

Eh bien, il faut tout vous dire Poincaré (ou Waldeck ou Casimir Périer) m'a fait quelques avances, mais je me tâte encore. Je ne sais si je dois. Vous comprenez que mon programme, mes idées.

Tout cela est dit le plus sérieusement du monde. Le programme, les idées, ce sont des excuses que l'on se prépare. Si l'on a été oublié dans la combinaison, il est très commode de dire que les idées, le programme, n'avaient pas obtenu satisfaction.

Ce que je vous conte là n'est point de la fantaisie ; cela date de ces jours-ci, et a été observé, et j'ajouterai que c'est surtout piquant et humain parce que notre interlocuteur n'avait pas la moindre chance de faire la plus petite partie de la moindre combinaison ministérielle.

La chance pourtant, joue parfois un plus grand rôle qu'on ne pense. On a rappelé à l'occasion de cette crise, qu'un député a été bombardé ministre, uniquement parce que l'homme politique chargé de former le cabinet n'avait pas rencontré à l'heure nécessaire le ministre de son choix, mais bien l'autre député qui demeurait dans la même rue et se trouvait chez lui providentiellement pour l'Etat et pour lui même.

Ne désespérez donc pas. Il y aura encore plus d'un changement et il est encore plus facile d'être ministre que bœuf gras — maintenant qu'il n'y a plus de bœuf gras.

ARSÈNE ALEXANDRE

DON PEROSI ET LA CHAPELLE SIXTINE

L'abbé Lorenzo Perosi a quitté Rome la semaine passée après une demeure relativement longue, si l'on tient compte de ses habitudes et de ses idées sur les chemins de fer, idées qui sont aux antipodes de celles jadis professées par Bossini.

Pendant son séjour dans la Ville Eternelle Don Perosi — qui a un moyen unique pour se reposer d'un ouvrage fini, c'est-à-dire en commencer un autre — a beaucoup travaillé : l'oisiveté et Perosi sont deux termes que l'on ne peut pas imaginer ensemble.

Ainsi donc il a achevé, il paraît certain, le nouvel oratorio *Le Messie*, dont il a promis les primeurs à Côme, et qui certes y sera donné, car toutes les activités sont maintenant en noble lutte pour réparer au possible l'immense désastre qui

a frappé la noble et riante ville lombarde. Et il a mis immédiatement sur le métier *Le massacre des innocents*, qu'en escrimeur assez habile il a réussi à défendre jusqu'à présent contre l'indiscrétion des curieux la curiosité des admirateurs, l'admiration des amis.

Véritable artiste, Don Lorenzo hait, autant que sa soutane de prêtre lui permet de haïr ce reportage qui flaire avidement le moment de voir pour un, et d'exagérer pour cent : seuls les faibles et les ambitieux caressant ces petits moyens de réclamer l'attention du public, et Don Perosi ne connaît aucun de ces défauts des musiciens fin de siècle.

Mais la véritable raison du séjour de Don Perosi à Rome maintenant, a été l'effective prise de possession de la place de maestro de la Chapelle Sixtine, charge très élevée dont un esprit d'élite comme celui du jeune abbé sent certainement la grande et réelle responsabilité.

La grande prédilection de Don Perosi est Venise, qu'il considère un peu comme sa seconde patrie, où il a tout le loisir de travailler : le cardinal Sarto, patriarche, l'aime comme un fils, il l'héberge dans son palais ; les Vénitiens sont fiers de leur *Don Lorenzo benedeto*, et l'entourent de mille courtoisies.

Il y a tout à parier qu'aux applaudissements frénétiques des grandioses assistances amassées dans les églises changées en théâtres Don Perosi préfère, et de beaucoup, le calme idéal des belles soirées, lorsque, seule dans la plus poétique des basiliques du monde, il laisse sa fantaisie planer sur les orgues, en donnant aux thèmes qui fleurissent sous ses doigts des milliers de formes, de combinaisons.

Ce n'est pas lui qui pensait au canonat de la Sixtine, avec tous les honneurs mais avec toutes les obligations inhérentes. Mais s'il n'est pas allé à la montagne, c'est bien la montagne qui s'est avancée vers lui.

Sa désignation a été faite par le vieux moestro Mustafà même. Mais Mustafà aurait voulu que, son jeune successeur fut d'abord son coadjuteur. position secondaire que don Perosi, avec toutes les meilleures manières n'a pas cru accepter, son système étant toujours d'entrer par grande porte

Toutefois la position de Mustafà n'étant pas très commode, soit par l'âge avancé, soit parce qu'on l'attaquait vivement en le faisant responsable de la décadence de la chapelle, n'osant peut-être pas contraster visiblement les réformes indispensables mais qui étaient sa condamnation, la poire tomba d'elle-même. Mustafà donna sa démission de la charge de directeur à vie de la *Chapelle de chantres pontificaux*, que l'on appelle Chapelle Sixtine. Il conserva son titre *ad honorem*, mais il fut convenu qu'il aurait dirigé la chapelle pour la dernière fois à l'occasion de la messe dédiée au suffrage de l'âme de Pie IX, et ensuite, pour ne pas finir avec des funérailles, on fixa pour son congé comme directeur effectif ordinaire la cérémonie du couronnement du Pape, cérémonie que la maladie de Léon XIII, retarda beaucoup cette année.

Certes, la déclaration de don Perosi, qu'il n'acceptait pas la nomination si son devancier ne gardait pas le titre et le grade, a été un acte de bonne politique vis-à-vis du maestro Mustafà.

Un autre acte qui l'a mis de plus en plus en grâce au Vatican a été le refus de toute compensation ou indemnité fixe.

Mais la tactique de don Perosi a eu encore et aura bientôt d'autres occasions pour briller.

Son début comme directeur, maintenant, il l'a fait au Collège Pio-Américano à l'occasion du concile des évêques américains ; la circonstance lui a servi pour se rendre compte de l'état actuel de la chapelle, des abus auxquels il faut couper, des réformes qu'il est indispensable de pratiquer.

Ayant choisi pour la *Missa brevis* de Palestrina les répétitions ont dévoilé assez vite la véritable condition des choses ; une partie du chœur était embassassée d'une façon étrange, les seconds ténors surtout ont été d'une faiblesse invraisemblable. On a cherché d'excuser la chose en disant que le corps ordinaire des chantres avait dû être augmenté avec les éléments extérieurs pour l'occasion ; on a fait le possible pour cacher la curieuse incapacité de beaucoup de chantres pour l'exécution du chant paléstinien. C'est à force de répétitions et de patience que don Perosi a pu se tirer d'affaire ; en se servant pour l'in-

troitus et le *graduel* du chant grégorien qu'il avait transcrit lui-même.

Enfin le nouveau directeur a pris avec courage sa place et la tiendra avec énergie. La discipline est un mot trompeur à la Sixtine, l'éducation artistique y est médiocre et souvent insuffisante les exécutions d'ensemble réclament vivement la lime, la méthode de faire une mosaïque, un centon de morceaux de plusieurs auteurs et d'époques différentes est absurde, Don Perosi aura un rude travail à faire pour déraciner tous ces abus, mais tout porte à croire qu'il réussira.

On commence à lui faire quelques petites niches, en grand seigneur de l'art il n'a pas eu l'air de s'en apercevoir.

On voulait de lui le serment d'usage de fidélité absolue aux traditions de la Chapelle. Don Perosi qui voit la nécessité des réformes n'a pas cru devoir prêter serment. Les scrupuleux ont porté la question aux pieds du Saint-Père ; et Sa Sainteté a répondu que puisqu'il était en sa faculté de le dispenser de cette formalité il le dispensait avec plaisir.

Cette dérogation en faveur du jeune maestro a sa signification bien claire ; c'est évidemment un *bill* préventif d'approbation pour beaucoup de choses.

Une dérogation bien plus importante avait bien été faite dans le temps pour Mustafà par sa nomination de directeur à vie, perpétuel comme on dit.

On avait rien moins que dérogé, au tour de rôle ; car avant lui le directeur était annuel et on le choisissait alternativement parmi les basses et parmi les ténors, en empêchant ainsi la momification de la Chapelle. La nomination de Mustafà à perpétuité avait donc changé complètement les choses, et pour la première fois le directeur avait été choisi non pas parmi les basses et les ténors, mais parmi cette troisième catégorie qui a donné une partie de célébrité à la Chapelle.

A propos de cette catégorie don Perosi a l'intention de l'abolir complètement ; Moreschi devra être le dernier échantillon d'une classe qui a excité la compassion et les moqueries pendant des siècles et qui a été une source d'immoralité

et d'inhumanité. On rétablira l'école des enfants de chœur, qui marche très bien à Venise et autre part.

Il est à désirer aussi que l'on limite le concours de la Chapelle à l'occasion des cérémonies pontificales, et que les chanteurs n'obtiennent pas la permission de se produire presque partout même hors de l'église, pour les concerts mondains de bienfaisance ou de complaisance, qui ont tous des inconvénients.

Mais personne n'est maintenant mieux que Don Perosi au courant de ce qu'il faut défendre à la Chapelle et de ce qu'il est nécessaire d'invoquer ; souhaitons seulement qu'on lui laisse la main libre et de tabide pour sénilité que la Chapelle est à présent elle retrouvera ses beaux jours de décorum et de gloire artistique.

La question se rattache de la façon la plus essentielle à cette réforme de la musique d'église pour laquelle on a tant parlé et si peu agi ; car depuis un quart de siècle on est parfaitement d'accord... sur le papier mais en ligne des faits on a peu progressé, et les prescriptions de la Congrégation des Rites sont restées de platoniques déclarations.

En 1750 on avait proclamé l' " Année Sainte " précisément comme on a fait dans le courant de l'année où nous vivons. Et le Pape Benoît XIV, dans une circulaire reproduisit les prescriptions du Concile de Trente, les adapta aux temps, eut la vision d'un avenir digne et lumineux pour l'art sacré. Malheureusement, ses prescriptions demeurèrent lettre morte : c'est parfaitement logique : c'étaient des plans de bataille faits sans généraux, c'est-à-dire organisés par des personnes qui au fond étaient intéressées au *statu quo*.

Maintenant dans le campement, nouveau Bayard de l'art religieux, vient de descendre un jeune homme qui a l'initiative, l'intelligence, la force et l'autorité ; rarement une réforme a été mieux confiée ; il faut seulement qu'aucune entrave sérieuse et radicale — (des petits pièges dont Don Perosi triomphera facilement) — ne vienne dresser une barrière contre laquelle la plus forte volonté pourrait se casser.

Don Perosi en renouvelant la Sixtine, rendra un véritable service d'artiste et, s'il vous plait de

patriote ; car ce ne sont pas seulement les ecclésiastiques qui tiennent à la Chapelle Sixtine ; les laïques sont également soucieux de son avenir, puisqu'il s'agit d'une bonne et illustre tradition de la Rome artistique.

VALETTA.

UN MARIAGE MANQUE

Goutran, après avoir hoché la tête et levé les bras, avec un gros soupir, encore effrayé, mais déjà soulagé, nous dit — du ton d'un homme qui vient d'échapper à un grand danger :

“ C'est moi. Regardez-moi bien. Vous avez failli ne pas me revoir. Encore un peu, j'étais cloîtré, cadeuassé, confisqué, supprimé... J'étais marié ! Oh ! l'accident m'a trôlé de près ! J'ai cru que j'y passais... C'est très effrayant quand j'y songe ! Non pas que ma fiancée fût laide ou sottie, ou désagréable... Charmante ! Dix-huit ans, blonde comme un épi, avec de grands yeux bleus qui brillaient, très drôles, vous regardant bien en face et vous interloquant un peu, beaucoup, étonnamment, quoiqu'on ait fait ses preuves un peu partout, dans le monde ou dans les coulisses !

“ Comment je l'avais connue ? Très simplement. Comme ces choses arrivent quand on veut se marier. Je m'étais éveillé maussade, l'estomac navré du souper de la veille, la tête lourde, le cœur vide... Avec cela un temps gris, froid, triste ! Un vague ennui dès le matin. A midi, un ennui noir. Rien à faire, rien à marier ! Si je fondais une famille ? Ça m'occuperait ! Je me jette dans mon coupé, je cours chez mon notaire, un vieil ami de famille... Je lui soumetts mon cas, il feui lette ses dossiers, me demande si je veux une femme blonde ou brune.

“ — Je préférerais la blonde !

“ — Pourquoi ?

“ Parce que Toupinette était brune ! La loi des contrastes ! ”

“ L'observation lui paraît juste. Il me propose Mlle Berthe Brivard... “ Jolie ? — Très jolie ! — A qui ressemble-t-elle ? — A personne... à elle-même ! — Voyons, cherchez bien, mon cher

notaire ; il n'y a pas dans le corps de ballet quel-que visage qui rappelle le sien ?... Je ne parle pas de la jambe, je suis moral ! — Dans le corps de ballet ! Quelle question ! — Je ne vous demande qu'une réponse approximative !” — Mon notaire réfléchit : — “ Dans le corps de ballet !... Le corps de ballet ! Je ne vois personne ! Mais, aux Bouffes, il y a la petite Angèle ! — Angèle ! Ravissante !... Comment elle ressemble à Angèle, votre jeune fille ?... Je l'épouse tout de suite ! Quand me présentez-vous ? ”

“ Je vous passe les détails préliminaires. D'abord la présentation ! On devait se voir à l'hôtel Continental Un bal de charité au bénéfice des demoiselles de magasin qui désirent devenir aquarellistes. Un quadrille, une valse. Deux doigts de flirtation. Après quoi, nous nous connaissons assez pour entrer en pourparlers officiels. L'américanisme ! On va très vite en affaires. Mais voilà le bal contremaudé. On le remplace par l'Opéra-Comique. Présentation classique. Le notaire m'ouvre la porte de la loge. Salut au père, salut à la mère, coup d'œil à la jeune fille ! Oh ! adorable, la jeune fille ! — Un pastel. Un petit nez fripon, de jolies lèvres, les yeux grands, grands, et tout à côté des plus mignounes oreilles roses, des frisons qui semblaient, dans la lumière de la fumée d'un blond d'or... Plus jolie qu'Angèle !

“ — Eh bien, c'est dit ! A quand la noce ? ”

“ La noce ! Avant ce réalisme, il y a d'abord toute la poésie des fiançailles. J'étais enchanté de me marier. M. Brivard, très aimables homme, sans autre occupation que celle de détacher ses coupons, m'avait invité, dès le premier jour Je revois encore ce tableau de famille, boulevard Malesherbes, dans le grand salon blanc et or, meublé de toutes les somptuosités banales des tapisseries à la mode. Meuble de Beauvais, richement atroce... Bronzes trop dorés, écrans trop criards, peluche trop tapageuse, tableaux trop neufs... Un luxe né d'hier, du goût garanti sur facture ? Et — exquise, il faut tout dire, — jolie à croquer sa tête blonde inclinée sous la lampe, Mlle Berthe coupant, avec un couteau japonais, le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes* : un Greuze lisant Feuillet ! C'était un peu arrangé, un peu faste, ça jouait la note familiale, sentimentale, mais c'était gentil !

“ Gentil à damner un saint. Je ne suis pas un saint. Parole d'honneur, j'aurais épousé sur le-champ Mlle Berthe Brivard. Les parents n'auraient probablement pas voulu. Ils auraient eu tort, puisqu'ils tenaient à marier leur fille.

“ Après tout, le temps des fiançailles est délicieux à passer. C'est le prologue, la préface, l'avant-propos du printemps du mariage. Une préface, c'est alléchant, c'est plein de promesses ! On se dit en la lisant : “ Ah ! le joli livre ! Quel roman ! Quel poème ! Divin !... Délicieux ! ” Oui. Le malheur est qu'on tourne les pages... et alors... Mais, je vous le répète, je ne demandais qu'à les tourner, ses pages, et vite, vite... d'autant plus que la jeune fille, c'est la page blanche sans un trait de crayon, tandis que j'en avais rencontré tant et tant de ces jolies filles qui ressemblent à ces glaces de restaurant que tant de gens ont rayées de leurs noms et de leurs inscriptions d'un soir...

“ Ah ! la jeune fille ! Cet être ignorant, naïf, timide, exquis et blanc, tout blanc comme de la neige vierge, je l'avais trouvé, cet idéal ! Comme je serais heureux d'avoir à moi la pensée de ce regard clair, le sourire de cette bouche, le frisson de cette peau si douce, si douce... J'étais décidé... J'épouserais Mlle Brivard. Et, dès lors, chaque soir, faisant ma cour, je venais dîner boulevard Malesherbes... je me retrouvais dans le salon blanc et or... avec les mêmes bronzes, les mêmes écrans, dans le même fauteuil de Beauvais... Seulement Mlle Berthe ne coupait plus la *Revue des Deux Mondes*... Elle lisait de petits journaux plus drôles, avec de petits dessins représentant des petites femmes gentilles, très gentilles, et qui lui ressemblaient...

“ Tous les jours, j'apportais un bouquet. Un bouquet de roses ou de lilas blanc. J'entrais à la même heure, dans le même magasin et, en me voyant arriver, tout naturellement la même fleuriste étendait sa main vers le même endroit et, d'un même mouvement, me présentait les mêmes lilas et les mêmes roses... Je devenais un habitué. D'ailleurs, ne regardant personne. Très pressé, quoique ce soit très agréable à contempler ces touffes de fleurs, amas de violettes, roses toutes fraîches... des arbustes, des orangers, des

camélias, des pétales qui ont le satiné d'une chair de femme, et dans cette verdure, des femmes jeunes, souriantes qui ont le ton rose de fleurs vivantes... Ne vous moquez pas de moi. Je deviens idyllique. C'est un rouvenir !

“ Je n'avais même pas remarqué,—moi, barbare ! la grâce affinée et le joli visage triste de la petite fleuriste qui me servait. Je ne pensais qu'à Berthe, je ne voyais que Berthe et ses frissons d'or me dansant devant les yeux, je me disais qu'elle serait cent fois plus jolie que la petite Angèle si elle portait le costume de paysanne morlaque de la chanteuse d'opérette... ”

“ Angèle ! Justement un soir, dans le grand salon, nous feuilletions l'album de famille... Très mêlé, l'album ! Des militaires, des négociants, des volontaires d'un an, des tantes en parchemin, des oncles apoplectiques, un colonel d'artillerie, un ministre... Mais aujourd'hui presque tout le monde a un ministre dans son album de famille... Ça ne tire pas à conséquence... C'est comme autrefois le portrait d'un grand-père coiffé du bonnet à poil de la garde nationale... ”

“ En fermant l'album, Berthe me dit : “ J'en ai un plus drôle ! ” Elle va le chercher. Elle court. Ah ! quelle taille ! Elle l'apporte Plein d'actrices, celui-là. Des chanteuses, des danseuses. Toutes les épaules de l'Opéra et tous les maillots de la danse. Et là, entre Théo et Judic, souriante, friponne, décolletée... la petite Angèle des Bouffes. “ N'est-ce pas que je lui ressemble ? ” me dit vivement Mlle Berthe. Comme cela, les yeux dans les yeux, à brûle-pourpoint, on devrait dire à brûle-cœur, car ces regards là, diables ; électriques, étincelants, volcaniques ! On se sent flamber quand on les subit.

“ Tout le monde me dit que je lui ressemble. ”

“ Et, prenant les attitudes de la petite Angèle, minaudant, clignant de l'œil, son petit doigt mordillé par ses dents de petit chien, elle se mit à fredonner, en imitant la chanteuse, d'opérette, les couplets du *Remontoir* :

Une poupée.

Une poupée.

Une poupée à remontoir.

Messieurs, trouvez mon remontoir.

“ Misère de moi ! Elle savait le répertoire des Bouffes, Mlle Brivard, fille de M. Brivard, notable commerçant et ancien président du tribunal de commerce. Je sortis, un peu suffoqué, ce soir-là, du salon blanc et or du boulevard Malesherbes. La petite Angèle et la petite Berthe se mêlaient étrangement devant moi et sautillaient gentiment comme deux poupées revêtues du même costume et, ma foi, plus j'avais et moins je savais si j'allais voir débiter, passage Choiseul, Mlle Brivard ou épouser devant une écharpe tricolore la blonde petite Angèle des Bouffes !

“ Tout justement je repassais devant le magasin de fleurs où j'entrais chaque soir, régulièrement. On allait fermer ; mais entre les touffes d'azalées, par dessus les énormes bouquets en montre, les corbeilles dorées, entre les grandes feuilles vertes des caoutchoucs qui luisaient comme vernies par la pluie, j'aperçus, achevant un bouquet, et jolie dans sa petite robe noire, avec un col plat qui faisait ressortir la pâleur de sa tête brune, la petite fleuriste qui, tous les jours depuis deux semaines, me tendait le même bouquet, avec le même sourire, un sourire poli, tendre, un peu triste, que je ne voyais pas... ”

“ Et je restai là, regardant. Elle était adorable, mon amie la fleuriste. Ses cheveux noirs, plaqués sur son front, lui donnaient, avec son profil droit, l'air d'une médaille antique. Il y a de ces têtes à Arles Maie, suis je niais ! il y en a à Paris aussi, car c'était une Parisienne, et fine, et élégante, et douce, avec du piquant, du montant... Sous le bec de gaz où elle travaillait, ses doigts tournaient et retournaient un bouquet de roses qu'elle composait comme on doit composer un sonnet. Je ne voyais que sa main blanche. Ah ! la jolie main ! Et aristocratique, je vous prie ! Et je contemplais cette main, moi, moi qui, boulevard Malesherbes, là-bas, dans le salon blanc et or, m'apprétais à en demander une autre !... ”

“ Le lendemain (je vous passe le compte-rendu de mes rêves et de mon insomnie, une insomnie où je voyais des fleuristes qui avaient l'air des vierges et des jeunes filles qui dansaient des ballets d'opéra, en costumes morlaques, sur l'air du *Remontoir*), le lendemain nous devions alle

diner, Berthe, mademoiselle Berthe, ses parents et moi chez ce saané notaire qui me disait : — Eh bien ! bien ! Gontran, eh bien ! il me semble que vous vous refroidissez ! ” J'avais promis à Mlle Berthe un bouquet de corsage. Je l'apporterais. Elle le piquerait là à son côté, et nous partirions ensemble pour la salle à manger de Mme Verdier !

“ J'entre chez ma fleuriste. La même main se tend vers un bouquet de lilas identique à tous les bouquets passés que j'avais achetés là... ”

“ — Non, mademoiselle, non, aujourd'hui il me faut un bouquet de corsage ! ”

“ — Ah ! ” Elle me regarda en souriant de ses beaux yeux noirs très honnêtes, alla me chercher un autre bouquet et me dit : “ — Voici, monsieur ! ”

“ — Alors, mademoiselle, cela suffira ?... N'est-ce pas un peu gros ?... Voyons... s'il vous plaît... ”

“ Peu m'importait le volume du bouquet, mais je ne sais quel besoin me prenait maintenant de ne point sortir aussi vite que la veille de ce grand magasin de fleurs. Un paradis ! Du vert, du blanc, du rose ? Et cette jolie jeune fille, tout en noir, pâle, aimable qui me disait tout naturellement, en mettant à son corsage le joli bouquet de roses thé :

“ — Vous voyez, monsieur, ce sera fort bien ! ”

“ Si bien, ah ! oui, si bien, que j'avais envie de lui répondre :

“ — Laissez-le là ce bouquet de roses et gardez-le pour vous, mademoiselle ! il est fait pour vous ! C'est l'honnête bouquet d'une honnête fille comme vous, jolie comme on n'est pas jolie, et si charmante avec votre petit air triste et bon !... ”

“ Mais elle aurait trouvé bizarre ma profession de foi. Je pris le bouquet et l'emportai. Quand j'arrivai, je vis que Mlle Berthe en avait un autre au corsage. Énorme. “ Ah ! me dit-elle, je ne comptais plus sur le vôtre ! ” Elle laissa là celui que j'apportais. Tant mieux. J'en détachai une rose. Je devenais bête comme un chou. Mais cette rose-là, je la gardai et elle me donnait chaud sur la poitrine, durant tout le diner chez Mme Verdier, pendant que, riant à tout propos, Mlle

Berthe faisait des mots, répétait les plaisanteries courantes, cherchait des *combles* : et demandait à un monsieur qui, depuis 1854, chauffait une candidature à l'Institut, l'étymologie du mot *pornographe*.

“ Ah ! ce diner ! Il me parut long, long comme une opérette qui ne marche pas. Il me semble que, ce soir-là, la petite Angèle—des Bouffes—avait un rôle qui ne portait point. Un rôle de fiancée mal venu, et toujours, et encore, et inévitablement, je revoyais le profil doux, l'air sérieux de la jolie fleuriste en robe noire. C'était elle, la fiancée !... La *fiancée* ! Si les mots avaient des couleurs, celui-là serait tout blanc, tout blanc ou tout rose !... C'était elle la jeune fille ! Pourquoi les auteurs ne lui avaient-ils pas distribué à elle—ce rôle-là ? ”

“ Les auteurs ! Eh ! imbécile ! le seul auteur de tout cela c'était toi ! Mais vous voyez le dénouement... Il approche, le dénouement ! A mesure que je retournais dans le salon blanc et or, la petite Berthe me faisait peur. La jolie maîtresse !... Mais l'effrayante petite femme ! Et à mesure aussi que je revenais chez ma fleuriste, je me disais que c'était là la véritable femme, la compagne associée de bonheur et de peine, l'amie !... Ah ! la charmante fille ! Je me disais qu'elle était pauvre, orpheline sans doute, vivant toute seule, destinée à épouser quelque commis marchand, quelque employé de chemin de fer, ou à tourner comme tournent au vent de Paris les créatures qui n'ont pas d'appui. Comme ce serait bon et beau, tout de même, d'arracher cette enfant à ce hasard, de la tirer de sa condition... de... D'en faire sa maîtresse ! “ Allons donc, Gontran, tu n'y penses pas ! ” Non ! vrai, je n'y pensais pas ! Alors, d'en faire sa femme ? Ah ! parbleu, si on osait.

“ Et, tout en n'osant pas, lentement, doucement, poliment, je me détachais de ma petite Berthe Brivard—des Bouffes. Je la laissais à son père, à son salon blanc et or et à son *Remontoir*. Je cherchais des attermoiements, des retards... des prétextes... “ — Enfin, me dit un soir Me Verdier, nous ne pouvons pas laisser mon ami Brivard le bec dans l'eau ! — Naturalistes, ces notaires ! “ — Est-ce oui ? est-ce non ? ”

Moi, ah ! ma foi, cette fois, je répondis : — Eh bien ! non ! c'est non ! Je ne suis pas fait pour être marié ! ”

“ Je ne remis plus les pieds chez les Brivard et je courus le lendemain à mon magasin de fleurs. Au lieu de ma fleuriste brune... à la même place, il y avait une fleuriste rousse, très polie, très jolie. Mais c'était l'autre que je cherchais. On m'apprit qu'elle était partie. Elle avait des parents en Bourgogne ! On l'y rappelait pour la marier. A quel tonneau ? A quel fût ? A quel misérable vigneron ? Je n'en sais rien, je ne le saurai jamais. De ma petite fleuriste brune, j'ignore tout : son nom, son âge, sa vie. Je ne sais rien, sinon qu'elle était jolie à ravir, l'air honnête, les yeux profonds, et qu'elle me tendait mes bouquets de lilas et de roses blanches au bout d'une main fine, fine, que je l'aurais suppliés de me donner, ma parole, et qui, dans tous les cas, m'a empêché d'en demander une autre—une de ces mains, celle-là, qui vous étranglent doucement — une main d'usurière d'amour, tandis que les mains pareilles à celles de ma fleuriste sont des mains d'amoureuses et de sœur de charité !

“ Voilà mon aventure ! Elle est simple. Eh bien ! je n'en ai jamais eu de plus agréable dans toute ma vie. Il me semble que j'ai cueilli, dans notre vie de serre chaude, une fleur des champs et que j'en ai encor le parfum aux doigts, la senteur douce aux narines... Ah ! je deviens élégiaque, ma parole, mais qu'elle soit bénie, partout où elle se trouve, la petite fleuriste inconnue qui, comparée à ma cocodette du boulevard Mallesherbes, ressemblait à un bouquet avec sa tige verte, tandis que l'autre me rappelait les bouquets montés sur fil de fer... Et que c'est donc gai, et bon, et doux, et amusant, un mariage manqué et un *oui* qu'on allait dire bêtement et qu'on ne dit pas !

“ A propos, vous savez ! Mlle Brivard épouse demain un jeune financier très adroit, qui a trouvé le moyen de se tailler une fortune dans le *krach* qui a ruiné les autres. Mlle Berthe doit appeler ça vivre sur le cadavre. Ils seront très heureux.—Moi, je pars ce soir pour Monaco ! J'ai perdu ma petite fleuriste au col plat, je gagnerai

peut-être quelques louis à la roulette. *Malheureux en amour...* Dans tous les cas, j'aurai toujours été heureux dans le jeu du mariage, cette loterie qui ressemble à toutes les loteries et où l'on est certain d'y trouver un gain... quand on ne prend aucun billet.”

JULES CLARETIE.

NE DIFFEREZ PAS.

La plus légère affection de la gorge et des poumons doit être soigné sans retard avec du BAUMR RHUMAL 91

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que vous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boite 2184, Montréal.

DE L'UN A L'AUTRE.

Un rhume négligé peut amener la consommation. Le BAUME RHUMAL guérit sûrement le rhume. 92